Sylvie TAUSSIG (dir.), *La vertu des païens*

Paris, Éditions Kimé, 2019, 764 p.

Carmen Bernand

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/65549>
DOI : 10.4000/assr.65549
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 4 décembre 2021
Pagination : 427-431
ISBN : 9782713228735
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Carmen Bernand, « Sylvie TAUSSIG (dir.), *La vertu des païens* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 196 | octobre-décembre 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 13 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/65549> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.65549>

Ce document a été généré automatiquement le 13 février 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Sylvie TAUSSIG (dir.), *La vertu des païens*

Paris, Éditions Kimé, 2019, 764 p.

Carmen Bernand

RÉFÉRENCE

Sylvie TAUSSIG (dir.), *La vertu des païens*. Paris, Éditions Kimé, 2019, 764 p.

- 1 Rendre compte d'un livre aussi dense est une gageure en raison de la diversité des thèmes et de l'érudition qui se déploie sur une très longue histoire à l'échelle mondiale. Il est donc difficile de présenter de façon synthétique les 32 textes précédés d'une introduction et répartis en quatre parties. J'ai préféré rendre justice à tous les auteurs, ne fût-ce que de façon succincte, afin de donner envie de lire cet ouvrage très stimulant. « Il n'y a ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme ; car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus », dit Paul dans son épître aux Galates. Dans son « Introduction », Sylvie Taussig rappelle le projet du christianisme à ses débuts, qui présupposait, chez les païens et les Juifs, une vertu qui les préparait à recevoir la révélation. Cette question est au cœur de ce livre. La première partie, qui ouvre le débat, se centre sur les débuts de la modernité, bouleversés par l'héliocentrisme ainsi que par les écrits des Chinois. On pourrait ajouter la découverte de l'Amérique et de ses peuples policés ou « sauvages », un continent ignoré par la Bible et peuplé de païens « réels » et « sauvages ». Si dans la conception de l'ensemble la première partie a le mérite de présenter le débat tel qu'il est posé aux XVI^e et XVII^e siècles, je me permettrai, pour la clarté de la recension, de commencer par exposer synthétiquement la deuxième partie intitulée le « Retour aux sources », où six textes passionnants analysent les conceptions gréco-romaines de ceux que nous appelons « païens ».
- 2 « Païen » (*paganus*) est un concept tardif (M.-F. Baslez) puisque son usage religieux n'apparaît qu'au III^e siècle avant de devenir systématique au IV^e siècle. Auparavant

« païen » était synonyme de « rustre » (on trouve encore, au XVI^e siècle et en Espagne, cette conception : c'est l'éloignement des villes qui rend idolâtres ces rustres, selon Pedro Ciruelo, *Reprobación de las supersticiones y hechizerías*, 1551). Les premiers missionnaires chrétiens distinguaient trois catégories de païens qui devaient être convertis : les Juifs, les Grecs et les Romains, et les barbares des confins de la civilisation gréco-latine. En devenant une religion d'Empire, le christianisme durcira l'opposition entre chrétiens et païens. Extérieurs donc à la communauté culturelle urbaine, ces païens relèvent de ce que l'ethnologie moderne appelle « acculturation ». Alors que le modèle grec privilégie l'identification par l'ethnicité, à savoir la tradition ancestrale, le mode de vie, l'inscription territoriale et surtout la pensée rationnelle qui distingue les Grecs des Barbares (mais introduit aussi des catégories ambiguës : les Grecs qui s'habillent comme des Barbares, les Barbares qui parlent grec, des statuts qui poseront des questions comme ce sera le cas des métis dans les Amériques Ibériques), le modèle juif distingue nettement la communauté religieuse de l'Alliance avec Jahvé, des « nations » qui adorent d'autres dieux. Le sens ancien de *virtus* ou vertu change aussi sous l'influence du christianisme (B. Colot). Le rapport particulier entre l'Écriture et la Παιδεία comme sagesse, raisonnement, et culture est analysé dans le texte consacré à Philon d'Alexandrie (J. Moreau). Car au III^e siècle avant J.-C., à Alexandrie, les Écritures ont été traduites en grec, la langue des philosophes, qui vient ajouter son immense prestige et sa clarté conceptuelle aux textes bibliques anciens. Les vertus cardinales partagées par les Juifs et les Anciens sont la prudence, le courage, la tempérance et la justice. Cependant la Loi, malgré ses correspondances avec la sagesse grecque, est bien antérieure et un patriarche comme Abraham, tout en étant « plus grec que les Grecs, plus philosophe que les philosophes », est supérieur à Socrate et à Platon « car il suit déjà la Loi de Dieu même si celle-ci n'est pas encore écrite ».

- 3 Dans un autre contexte, la vertu des païens émane de la semence divine qui transmet la vie au genre humain (M. Fédou), un concept très important et qui pose, à notre avis et apparemment *a contrario*, la question ambiguë de la descendance de Caïn, l'agriculteur mal aimé de Dieu. D'autre part, le philosophe chrétien Lactance élabore une nouvelle catégorie de *religio* qui regroupe un ensemble de rites et de sagesse philosophique (F. Massa). Enfin, la figure d'Augustin ne pouvait pas manquer dans ce débat (I. Bochet) : alors que *paganus* était connoté négativement par Augustin, le terme de *gentes* ou « Gentils », par opposition aux Juifs, est pris dans un sens positif dans la plupart des cas. En fait ces deux mots désignent un même objet selon deux perspectives différentes : *gentes* est positif puisqu'il marque la vocation universelle au salut ; *pagani*, en revanche, traduit la résistance à l'Évangile et par conséquent est négatif. Tous ces textes montrent l'importance des contextes historiques pour comprendre la signification des concepts. Les Romains, qui ont bâti un énorme empire, ont mérité cette récompense pour leur « vertu », mais celle-ci est limitée parce qu'ils ont recherché la gloire humaine et non pas celle de Dieu.
- 4 Revenons maintenant à la première partie de ce livre. On comprend bien le choc intellectuel et théologique qu'a représenté la civilisation chinoise pour la Compagnie de Jésus et pour l'Europe en général. Certes la Chine n'était pas totalement inconnue : Marco Polo et ses récits étaient antérieurs à la fin du XVI^e siècle, les Ibériques avaient vu des marchands chinois dans les Iles Philippines ; ils étaient présents dans toute cette région, et l'Occident savait que ce peuple mystérieux et lointain avait inventé des armes à feu ainsi que le papier. À ce savoir technique que les Occidentaux n'avaient pas

élaboré, s'ajoutait une complexité religieuse qui mettait au défi le christianisme et l'idée ancienne de la vertu des païens. À la fin du XVI^e siècle, les missionnaires de la Compagnie de Jésus voient en Confucius un exemple qui ne s'inscrivait ni dans la sagesse de l'antiquité ni dans la pensée juive de Paul ; au Japon, où Confucius avait moins d'influence, les jésuites se plongent dans le bouddhisme et sa conception des êtres. La controverse au sein même de la Compagnie, la complexité des concepts chinois et japonais et de l'écriture, ainsi que l'ancienneté vénérable de ces civilisations, bouleversent les certitudes chrétiennes (Th. Meynard, C. von Collani). Au XVII^e siècle, François Xavier découvre le Japon et ses populations, qu'il considère les mieux préparées à recevoir le christianisme en raison de leur docilité (F. Girard). Comme les Chinois, ce peuple est sage et instruit, et se guide « à l'aide des lumières de la raison ». Là, la figure de Confucius est moins importante et les Jésuites se penchent sur la sagesse contenue dans le bouddhisme et le taoïsme. Cependant, l'Absolu bouddhique est une impasse et la christianisation du Japon sera un échec. L'Église réformée est également bouleversée par la sagesse chinoise (P.-O. Lehot, O. Millet). Contrairement à Cornélius Jansenius qui déniait toute valeur à la vertu païenne, La Mothe Le Vayer vante « la Vertu des païens » et voit dans Confucius un « Socrate de la Chine ».

- 5 Cette « révolution » théologique qui bouleverse les anciennes certitudes touche également le philosophe juif Simone Luzzatto, qui plaide pour les vertus des Juifs, si utiles aux princes européens (G. Veltri et A. Lissa). La raison d'État, la prudence, le mercantilisme, sont alors considérés comme des vertus, car les Juifs qui s'adonnent au commerce sont utiles à Venise. N'ayant pas de patrie, ils enrichiront toujours l'État qui les héberge et seront fidèles à la Sérénissime. Ce qui aux yeux des chrétiens est considéré de façon négative favorise une cité qui rayonne dans la Méditerranée.
- 6 Au début du XVIII^e siècle, au cœur de la querelle des rites chinois, un bon nombre d'écrits polémiques sur la religion voient le jour. Confucius devient en Europe un sage qui incarne les vertus exemplaires de la Chine : tolérance, gouvernement éclairé, accès des « meilleurs » aux fonctions importantes. Pour Voltaire, par exemple, les Chinois étaient des déistes. En fait, cette polémique sert à discréditer la Compagnie de Jésus et aura pour ultime conséquence sa dissolution. En 1771 paraît l'ultime édition du *Dictionnaire universel* de Trévoux, qui définit le « payen » comme « un idolâtre qui adore les faux dieux », tout en signalant que La Mothe Le Vayer et Jacques Esprit ont rédigé de beaux traités sur la Vertu païenne. Pour Le Vayer, en effet, et contrairement aux jansénistes, tout être possède une « lumière naturelle » (B. Barthet). Il s'agit donc d'une vertu morale naturelle des Anciens, une *prisca theologia* antérieure à la Révélation. D'ailleurs, dès la Renaissance, diverses figures emblématiques comme Abraham, Noé, Zoroastre, Moïse, Hermès Trismégiste, les Druides, Platon, entre autres, incarnent cette Vertu païenne. C'est dans ce contexte que la philologue Anne Dacier publie une traduction de *l'Iliade*, une initiative audacieuse prise par une femme qui loue la poésie d'un païen, un poète « théologien ». Les Trévousiens du XVIII^e siècle reconnaissent la sagesse des vérités ésotériques dans ces théologies « autres » comme la kabbale, l'alchimie, l'hermétisme, les oracles... D'ailleurs le *Yi Jing*, ou *Livre des mutations*, vieux de 4 600 ans serait la première étude sur la kabbale. La Compagnie de Jésus, qui est en première ligne dans la lutte contre la religion naturelle des déistes, ne peut admettre la primauté de la raison au détriment de la révélation.
- 7 Quel est le regard des Moscovites sur les païens vertueux (M. Dimitriev) ? Dans la Russie de Moscou (XV^e-XVII^e siècles) s'élabore une culture particulière liée en partie à la

philosophie aristotélicienne et à Ovide. En s'inspirant du rationalisme grec, Fiodor Karpov affirme la nécessité d'établir des lois équitables en Russie, pour en finir avec la résignation comme valeur (vertu ?) exaltée par le pouvoir tsariste. Aristote est donc dans ce contexte un païen vertueux. Dans ses épîtres, le starets Artemii prêche la norme du Nouveau Testament, car l'esprit de Dieu est très différent de celui du monde.

- 8 La troisième partie traite des « variations médiévales » autour du thème de la vertu des païens. En Irlande (A. Gautier) et au ^v^e siècle, des hommes bons par nature accueillent le missionnaire Patrick ; certains parmi eux sont aussi des législateurs et des Seigneurs éclairés. Les Vandales, en revanche (B. Dumézil), sont l'incarnation médiévale de la barbarie. Par contre, les Visigoths, un autre peuple d'origine germanique, ont doté la Péninsule ibérique d'un corpus important de textes juridiques, qui distinguent la faute religieuse de la faute civile. Les sacrifices païens, par exemple, sont punis, mais la pratique religieuse juive est tolérée. Cependant, cette distinction est fragile : en 633, le Concile de Tolède IV dénonce le manque de vertu des Juifs, qui avaient été obligés, quelques années auparavant, de se convertir, ce qu'ils n'ont pas respecté. À partir de 680, la fidélité religieuse et la loyauté sociopolitique seront confondues. Alors que les Juifs constituent un cas à part, les héros médiévaux du monde anglo-saxon, ceux de l'Antiquité gréco-latine ainsi que les grands empereurs comme Trajan sont considérés comme des hommes vertueux. Pour les mentalités médiévales, les vertus des infidèles – du moins de certains – sont pensables.
- 9 Un autre exemple est celui du grand-duc de Lituanie Algirdas (1345-1377), traité souvent « d'adorateur du feu » (K. Vetochnikov). Mort en 1377, il possédait aussi des terres en Russie, où la population slave appartenait à l'Église orthodoxe dont le métropolite résidait à Kiev. Les conflits entre les Moscovites et la cour lituanienne montrent la difficile mais pas impossible conciliation de ces deux mondes opposés. D'ailleurs, Algirdas était baptisé et avait contribué au développement du christianisme dans son pays. Mais pour le métropolite de Kiev, il continua à incarner le païen.
- 10 La question du paganisme traverse le long Moyen Âge, marqué par la coexistence de la civilisation de l'Antiquité avec le christianisme. Question complexe puisque d'une part il semble difficile de condamner un païen vertueux mais, d'autre part, aussi difficile d'abolir toute distinction fondamentale entre le paganisme, fût-il antique, et le christianisme. Cette contradiction est analysée à partir de la figure d'Abélard, partagé entre la nécessité d'inclure les grands philosophes de l'Antiquité dans le peuple de Dieu, et sa conception plus étroite de la vertu chrétienne, distincte de la vertu naturelle des Anciens (J. Marenbon). La Vertu concernerait seulement les ancêtres de l'Antiquité. L'*Itinerarium* (1253-1255) du frère Guillaume de Rubrouck (B. Forthomme), envoyé par saint-Louis à la cour mongole, pose la question des païens extérieurs à l'histoire européenne. Ce texte très documenté nous apprend que le Khan Mangou, confronté à la diversité des Lois, convoqua ses savants ainsi que le frère Guillaume. Les quelques passages de ce texte indiquent que, depuis des temps assez anciens, ces païens capables de philosopher incarnaient déjà le rayonnement de royaumes orientaux complexes, où la discussion de concepts difficiles était possible. Retenons encore la belle contribution sur Dante et la place des païens vertueux dans la *Commedia* (Carron Faivre, p. 505 et ss.). Grâce à leur propre force naturelle, des païens ont pu atteindre la perfection de la vertu, mais ils n'ont pas pu être sauvés pour autant, puisqu'ils ont rejoint un espace sans temps, les Limbes. Il y a pourtant quelques exceptions dans la *Commedia*, comme Caton, gardien du Purgatoire, ainsi que Trajan et Riphée, qui se trouvent au Paradis

parce qu'ils ont su vaincre la volonté divine *da caldo amore e viva speranza*. Qu'il suffise ici de retenir ce concept d'« amour » qui sera développé un peu plus tard par les néo-platoniciens.

- 11 La question posée par l'Islam et sa « familière étrangeté » avec le christianisme, n'est abordée que par un seul auteur (D. de Courcelles). Contrairement à ce qu'affirmait Samuel Huntington, le « choc de civilisations » ne peut pas expliquer l'attraction et le goût pour l'émulation théologique et intellectuelle entre les mondes chrétien et musulman. Avant de devenir musulmans, les Arabes étaient chrétiens. Leur conversion à l'islam a été une réaction contre l'oppression de Byzance. La langue arabe et ses concepts montrent aussi une influence judaïque. Les communautés chrétiennes orientales possèdent en terre d'Islam le statut de « minorités protégées » et ne sont pas converties de force. Sous le règne d'Al Mansur (754-775) à Bagdad, tous les musulmans, qu'ils soient ou non arabes, sont égaux, et à la cour, de nombreux fonctionnaires sont des non musulmans. Le texte développe le thème du débat philosophique entre le judaïsme et le christianisme en Espagne médiévale. Au début du XVI^e siècle, Jiménez de Cisneros, grand Inquisiteur, dirige la réalisation de la Bible polyglotte d'Alcalá qui contient des textes en latin, grec, hébreu et syriaque. L'auteur rappelle les contacts intellectuels entre les uns et les autres jusqu'à la fin du XX^e siècle, notamment avec la publication de *l'Orientalisme* (1978) d'Edward Saïd. Cette troisième partie s'achève sur le thème de la Kabbale, juive et chrétienne (B. Pinchard) et les liens entre une philosophie ancrée dans le judaïsme et l'ésotérisme.
- 12 La quatrième partie porte sur l'époque contemporaine. On y trouve des textes très divers et, comme le dit un des auteurs (C. Prudhomme), il est difficile de suivre le fil de la discussion sur la vertu des païens puisque cette dernière catégorie n'occupe plus à partir du XVII^e siècle la place considérable qu'elle avait eue dans le passé. On peut la remplacer par une notion générale, celle des « chrétiens anonymes » (B. Sesboué), qui réunit ceux qui « ne se trouvent en aucune manière en lien historique concret avec la prédication expresse du christianisme ». On peut regretter dans cette partie l'absence de références aux conflits religieux contemporains, et notamment à la Théologie de la Libération, très importante pour l'évolution du catholicisme en Amérique latine (de plus en plus supplanté par les sectes évangélistes et leurs conceptions propres relatives à la vertu du croyant). Citons rapidement le texte sur les Droits de l'homme (I. Berten) comme expression contemporaine de la Vertu des païens, dans lequel nous trouvons (enfin !) la figure incontournable de Bartolomé de Las Casas. On peut remarquer que les « droits de l'homme », aujourd'hui contestés par des militant.e.s politiques ou élargis aux « droits des animaux », posent de nouveaux problèmes sur le vivant. La vertu des païens dans le judaïsme contemporain (Y. Dalsace) nous laisse un peu sur notre faim : la dérive païenne contemporaine est identifiée à juste titre au nazisme, mais la catégorie de *goyim* mériterait un approfondissement, impossible probablement dans l'économie de ce livre déjà très volumineux. Les vertus chamanistes dans l'Arctique sibérien du XIX^e et XX^e siècle (D. Normand de Chambourg) constituent un chapitre nécessaire qui mériterait un développement plus important, étant donné l'importance de ces croyances dans tous les continents, y compris au XXI^e siècle.
- 13 Peut-on parler de théologie de la diversité ? Un texte (M. Younès) revient sur le concept même de « religion », issu du monde latin, et propose ce qu'il appelle « la proportionnalité » (une forme de relativisme ?) pour comprendre la diversité inhérente à ce concept sans pour autant le délégitimer. Le texte sur les Stoïciens, les Caïns des

nouveaux mondes et nomades d'aujourd'hui (E. Dufourcq), ferme la boucle ouverte dans l'« Introduction » par Sylvie Taussig avec sa référence à Paul. La découverte des « nomades » amérindiens, en Amazonie, si différents des ethnies de l'Antiquité, leur vie sociale de « bons sauvages » hostiles à la propriété (et à l'État, si l'on se souvient des thèses soutenues par Pierre Clastres) sont ou seraient une illustration des vertus naturelles des humains. Enfin, ce livre qui commence par la Chine se termine par elle (P. Rule). L'auteur revient sur le terme chinois qui a été traduit par « vertu », en montrant la pluralité des sens. Revenant sur la querelle des rites, l'auteur s'intéresse plutôt à ceux dédiés à Confucius et aux ancêtres. Dans cette importante querelle, « l'ombre » d'Augustin, son autorité et sa pensée polémique, a joué un rôle déterminant. Finalement, en 1939, au terme de très longs débats, la *Propaganda fide* encouragera « la sinité » de l'Église catholique chinoise. Comme l'auteur de ce texte le signale, la « vertu des païens » est un concept occidental et chrétien obsolète, qui ne correspond plus (probablement) au christianisme actuel.

- 14 Cet ouvrage est une source d'inspiration pour lecteurs et lectrices et on ne peut que le leur recommander. C'est parce que j'ai beaucoup appris que je me permets un regret : le débat théologique et philosophique est certes essentiel, mais il y a aussi les émotions, que la musique, si importante dans le monde chrétien, a su éveiller et transmettre à ces peuples dits païens. On aurait aimé entendre, même en sourdine, ces sonorités. Sans elles, les conversions n'auraient pas eu tant de succès.